

ANDRÉ GIDE ET L'ALLEMAGNE
Colloque de Düsseldorf (1991)

André Gide,
son image de l'Allemagne
et le nationalisme français
entre 1900 et 1918

par

PETER IHRING

LORSQU'André Gide se livre, dans son œuvre, à des considérations sur l'Allemagne, celles-ci permettent de déduire l'idée que l'écrivain se fait de la France. Une remarque de son essai *L'Influence allemande* (1903) est très significative à cet égard : « ce que Goethe, Heine, Schopenhauer, Nietzsche m'ont appris de meilleur, c'est peut-être leur admiration pour la France¹. » Après avoir pris en considération l'image que les Allemands se font de la France, Gide commence à jeter un regard différent sur sa propre nation. Mais il ne se contente pas d'examiner comment les auteurs germanophones ont vu la France ; au contraire, la culture allemande en soi attire aussi l'attention de Gide. Son altérité évidente par rapport à la culture française a pour conséquence que Gide fait suivre ses interprétations des auteurs allemands de considérations sur la France. Observer l'étranger semble représenter la possibilité d'une nouvelle compréhension de soi. Ceci confirme, dans le cas de Gide

1. André Gide, *Œuvres complètes*, vol. IV, Paris, 1933, p. 413.

également, une hypothèse faisant pratiquement l'unanimité des recherches actuelles sur le problème de l'identité nationale : les modèles d'identité nationale, qui ne résultent pas d'un fait de nature mais d'une construction culturelle, reposent en règle générale sur l'expérience collective des contrastes existant entre sa nation propre et des nations étrangères². Ce principe se manifeste assez clairement dans le contexte des discussions menées au temps de Gide sur les identités nationales respectives de la France et de l'Allemagne. Les idéologies nationales allemande et française de l'époque sont si ajustées l'une à l'autre que, dans leur vision respectives, l'une semble être l'antithèse de l'autre. Lorsqu'il s'exprime sur la France et l'Allemagne, André Gide s'approprie fréquemment lui-même cette pratique relevant de la psychologie des peuples, pratique qui n'est toutefois pas, chez lui, l'expression d'une théorie attribuant aux nations des qualités naturelles et immuables. Les stéréotypes nationaux qui, après 1871, prédominent dans l'image que les Français se font de l'Allemagne ne sont donc pas du tout ignorés de Gide : mais contrairement à ses compatriotes, il utilise ces stéréotypes, nous le verrons plus loin, non pas comme argument constitutif d'un système fermé d'idéologie nationale, mais comme point de départ de réflexions ultérieures sur le problème des identités culturelles française et allemande³.

Pour les Français, l'image romantique de l'Allemagne qui, comme on le sait, puise son origine dans le livre de Madame de Staël *De l'Allemagne*, reste prépondérante jusqu'au dernier tiers du XIX^e siècle. La victoire allemande de 1871 bouleversera cette image⁴. À travers la guerre, les Français découvrent l'existence d'une Allemagne jusque-là pratiquement insoupçonnée : les Allemands se révèlent être un peuple maîtrisant

2. Cf. B. Giesen (éd.), *Nationale und kulturelle Identität. Studien zur Entwicklung des kollektiven Bewusstseins in der Neuzeit*, Francfort, 1991, où ce problème est traité dans un ensemble de chapitres spécifiques intitulé « Nationale Identität als Kontrasterfahrung ».

3. Raimund Theis a déjà exposé une thèse analogue dans son livre *Auf der Suche nach dem besten Frankreich*, Francfort, 1984. Je comprends mes observations comme un complément et une prolongation de l'article de Theis.

4. L'image de l'Allemagne romantique instaurée par Madame de Staël fut corrigée relativement tôt par un autre voyageur français. Dans son livre *Das Deutschlandbild in der französischen Literatur*, Darmstadt, 1989, p. 128, Wolfgang Leiner affirme que, dès les années trente du XIX^e siècle Edgar Quinet avait attiré l'attention des Français sur une nouvelle Allemagne, qui n'était plus exclusivement tournée vers la littérature et la philosophie spéculative, ce qui lui enlevait son innocence politique.

non seulement l'univers intellectuel mais aussi l'univers physique. C'est ainsi que les Français prennent conscience de l'efficacité allemande. Les différentes facettes de ce stéréotype sont tout de suite présentes : perfection de l'organisation, excellence du travail industriel et du service militaire, discipline, talent technique. Ces qualités potentiellement positives se chargent après 1870-71 d'une valeur négative : elles sont mises en rapport avec le besoin de domination qui devient le trait déterminant du caractère national allemand. Autrefois l'Allemand rêveur et philosophe éveillait un intérêt bienveillant en France, désormais les Français perçoivent le pouvoir militaire et les appétits expansionnistes allemands comme une menace. Ils concentrent l'expérience traumatisante de la défaite militaire et de la perte de l'Alsace-Lorraine dans une nouvelle image de l'Allemagne. Cette image, en tous points négative, a une résonance beaucoup plus profonde que le mythe de l'Allemagne romantique, mythe d'ailleurs également démenti par l'évolution historique, puisque, dans les années suivant 1871, les Allemands ont industrialisé leur pays plus vite et plus systématiquement que les Français. Dans l'ensemble l'ancienne image de l'Allemagne est donc tout simplement remplacée par une nouvelle⁵.

Certains essaient pourtant de synthétiser les deux stéréotypes opposés, tel Ernest Renan dans sa *Réforme intellectuelle et morale* (1871). Dans la préface de cet ouvrage, il indique comment les événements de 1870-71 ont modifié sa position envers l'Allemagne. Disciple de l'école philosophique de l'idéalisme allemand, il avait toujours considéré l'Allemagne comme la patrie d'une humanité supérieure. Mais la guerre franco-allemande l'avait confronté à une Allemagne barbare dont le barbarisme n'avait pas seulement contaminé les classes inférieures mais également les plus hauts représentants du monde spirituel allemand. Sa sympathie pour les Allemands est cependant si grande que l'Allemagne barbare ne lui fait pas oublier l'Allemagne humaniste ; il résout la contradiction née de ces deux pôles opposés en formulant une sorte de théorie des deux Allemagnes : « La nature allemande [...] semble contenir les

5. Comme Friedrich Wolfzettel le suggère, le changement que subit l'image de l'Allemagne en France au cours du dernier tiers du XIX^e siècle doit se comprendre comme une simple réévaluation du « Ursprünglichkeitspostulat der Romantik » : « Da es [le "romantische Ursprünglichkeitspostulat"] wie kein anderes zur positiven Charakterisierung Deutschlands gedient hatte, bedurfte es nur der Konfrontation mit dem aktualisierten Ideal klassischer "civilisation", um die lächerlichen und abstoßenden Züge nicht gelungener Kulturbildung deutlich zu machen. » F. Wolfzettel, « Das entzauberte Deutschland. Französische Reiseberichte zwischen 1870 und 1914 », in Hans T. Siepe (éd.), *Grenzgänge. Kulturelle Begegnungen zwischen Deutschland und Frankreich*, Essen, 1988, p. 72.

deux pôles opposés : l'Allemand doux, obéissant, respectueux, résigné ; l'Allemand ne connaissant que la force, le chef au commandement inexorable et dur, le vieil homme de fer enfin ⁶. »

Cette synthèse donne à Renan la possibilité de s'en tenir à une conception de l'Allemagne qui, faisant abstraction de l'actualité historique, reste donc potentiellement positive ; conception à laquelle il ne veut pas renoncer, avant tout parce que l'essentiel de sa philosophie repose sur l'idéalisme allemand. Même après 1871, Renan continue à parler de la « douce Allemagne » au sens romantique du terme et préserve celle-ci de toutes les associations déplaisantes en reportant ces dernières sur la Prusse. La prédominance de la Prusse n'est, d'après lui, qu'un phénomène passager : « La Prusse (j'entends la Prusse militaire et féodale) aura été une crise non un état permanent ; ce qui durera réellement, c'est l'Allemagne ⁷. » L'intention idéologique que poursuit Renan avec sa théorie des deux Allemagnes ⁸ est évidente : il veut éviter que le ressentiment antigermanique développé en France après 1871 fasse oublier aux Français les nombreux aspects positifs qu'il attribue à la culture allemande. Cinquante ans à peine après la première parution de *La Réforme intellectuelle et morale*, André Gide publia ses *Réflexions sur l'Allemagne*, un bref essai qui, eu égard à sa genèse et à son orientation idéologique, offre de nombreuses similitudes avec le livre de Renan. Il s'agit de considérations que Gide avait consignées pendant la première guerre mondiale et qu'il publia en 1919 dans *La Nouvelle Revue Française* sous l'effet de sa lecture de *L'Allemand*, mémoires de prisonnier de guerre de Jacques Rivière. Dans les *Réflexions sur l'Allemagne*, Gide s'oppose à l'opinion dominante de la presse française des années de guerre, opinion d'après laquelle le militarisme agressif prussien serait pour ainsi dire l'objectif logique de toute la tradition culturelle allemande. Alors que dans cette perspective, l'ensemble de l'histoire allemande semble ouvrir la voie à une politique impérialiste, Gide affirme que, dans leur propagande de guerre, les Allemands ne peuvent pas s'appuyer sur leurs meilleurs penseurs, les véritables traditions intellectuelles allemandes étant précisément à l'opposé de l'agressivité nationaliste prussienne. Tout comme Renan, Gide oppose l'Allemagne humaine et la Prusse militariste : « le meilleur de la pensée allemande

6. Ernest Renan, *Œuvres complètes*, vol. I, Paris, 1947, p. 329.

7. Renan, *loc. cit.*, p. 432.

8. Ernest Renan n'est pas seul à développer une « théorie des deux Allemagnes ». Wolfgang Leiner consacre tout un chapitre au « Mythos vom zweierlei Deutschland ». Cf. *op. cit.*

de s'élève contre la Prusse qui mène l'Allemagne au combat⁹. » Gide décrit l'Allemagne comme un pays n'ayant initialement jamais produit ni impérialisme ni militarisme ; comme un pays que seule l'« idée prussienne », agissant « comme un virus empoisonneur¹⁰ », aurait perverti. En imputant l'agressivité militaire prussienne à des motifs historiques et passagers, Gide modère certes la tendance antigermanique des *Réflexions sur l'Allemagne* ; néanmoins il ne tait pas le fait que l'idée prussienne a corrompu l'Allemagne, même s'il met en évidence les aspects positifs de la culture allemande en les associant à des noms tels que Leibniz, Nietzsche et surtout Goethe. L'influence de l'« idée prussienne » a, selon lui, tellement transformé les Allemands qu'ils en ont pratiquement perdu le sens des valeurs humaines de leur tradition intellectuelle. En se réclamant des grands noms allemands d'autrefois dans les *Réflexions*, Gide cherche surtout à démasquer le caractère problématique de l'esprit martial prussien. Les rappels incessants de l'importance de la tradition spirituelle allemande ne sont pas en contradiction avec la tendance essentiellement antigermanique de l'essai. Dans sa critique de l'Allemagne contemporaine Gide reprend certains stéréotypes propres au nationalisme français du XIX^e siècle et du début du XX^e siècle, sans adopter pour autant l'idéologie cohérente de ce mouvement.

Pour pouvoir porter une appréciation équitable sur les considérations concernant l'Allemagne des *Réflexions*, il faut prendre en compte la situation historique dans laquelle elles prirent forme. De 1914 à 1918, les Allemands sont aux yeux des Français des ennemis dont il faut expliquer la supériorité militaire évidente, sans toutefois donner l'impression que la position française est désespérée. Cette intention du texte détermine le discours idéologique des *Réflexions* et, par suite, les stéréotypes nationaux que reprend ou non l'argumentation de Gide.

L'expérience historique de l'irrésistible expansion allemande en France est rendue dans l'essai par la métaphore d'une Allemagne ressemblant à une plante mal structurée dont les innombrables racines envahissent le voisinage. L'Allemagne « est de la famille des ficus et comparable au banyan sans tronc principal, sans définition, sans axe, mais dont la moindre ramille (et même détachée du tronc) pousse au plus vite, où que ce soit, en haut des bras, en bas des racines, et vit, croît, prospère, s'élargit et devient à son tour forêt¹¹. »

9. André Gide, « *Réflexions sur l'Allemagne* », *Incidences*, Paris, 1924, p. 12.

10. Gide, *op. cit.*, p. 13.

11. Gide, *op. cit.*, p. 16.

Cette métaphore végétale ¹² reflète la thèse traditionnelle des antiromantiques français qui pensent que la culture allemande est dominée par le principe de l'absence de forme et est, de ce fait, diamétralement opposée à la culture française marquée, elle, par une conscience aiguë des formes. Gide souligne que cette même absence de forme, que les antiromantiques français attribuent au caractère des Allemands et qu'ils présentent comme la preuve cruciale de l'infériorité de l'art allemand, doit être considérée comme l'origine de la vitalité de ceux-ci dans le domaine des réalités politique et sociale ainsi que de leur suprématie militaire : « L'absence de forme propre permettait à cette matière élastique d'être versée dans tous les trous ¹³. »

Il est évident que, dans ses *Réflexions*, Gide adopte l'argumentation traditionnelle de la psychologie des peuples dans la mesure où, pour lui, l'art allemand, la réalité quotidienne et la politique allemandes sont dominés par le même principe. Il semble, dans ce contexte, logique que les Allemands qui ne sont, selon ses mots, qu'une matière allemande, donc un peuple sans contours, ne puissent pas engendrer un art aux contours précis. D'après lui la maîtrise esthétique des contours, faculté qu'il désigne par la notion-clé de « dessin », fait complètement défaut aux Allemands. « En littérature, leur impuissance à créer des figures est remarquable. [...] Le peuple d'alentour ne leur présente pas de figures ; en présenterait-il, eux ne sauraient point les dessiner, ils ne savent pas se dessiner eux-mêmes ; et plus absolument ils ne savent pas dessiner ¹⁴. »

Cette inaptitude au dessin explique ainsi l'importance primordiale de la musique dans la culture allemande. Alors qu'en France le principe, ancré dans la nation, de contours clairs et d'une rigueur absolue des formes a conduit à privilégier les arts plastiques, l'art allemand suit plutôt les lois musicales et tend de ce fait à l'indéterminé de la forme et du contenu. On voit ici clairement que, dans les critiques de l'Allemagne contenues dans les *Réflexions*, Gide se laisse guider par des arguments qui apparaissent au XIX^e siècle et qui, à l'aube du XX^e siècle, formeront le système idéologique clos des antiromantiques français. En comparant ci-après les propos d'André Gide aux thèses de l'idéologie antiromantique et nationaliste, je me réfère au livre d' Hugo Friedrich *Das antiromantische Denken*

12. Dans son livre précité Raimund Theis (*loc. cit.*, p. 31) interprète cette métaphore chez Gide psychologiquement comme l'expression d'une « Angst vor dem vital Mächtigeren ».

13. Gide, *op. cit.*, p. 16.

14. Gide, *op. cit.*, p. 13.

*im modernen Frankreich*¹⁵. La même « Verschmelzung von ästhetischer und politischer Argumentation [fusion des argumentations esthétique et politique¹⁶] » identifiée plus haut comme la base méthodique des *Réflexions sur l'Allemagne*, est considérée par Friedrich comme une spécificité essentielle du discours antiromantique. Et l'opposition que Gide constate entre l'art français d'une part, volontairement formel et structuré selon des lois géométriques claires et l'art allemand d'autre part, aux contours incertains, faisant éclater toutes les lois de la forme esthétique, est également un cliché de l'argumentation antiromantique qui, selon l'interprétation de Friedrich, sera marquée à partir de la fin du XIX^e siècle par des tendances antigermaniques. Le livre de Pierre Lasserre *Le Romantisme français*, paru en 1907, est à cet égard un texte-clé. Le principal message de ce livre est développé dans une thèse disant que c'est l'influence négative de la culture allemande qui a causé, au XIX^e siècle, l'orientation romantique de l'art français, orientation que l'auteur considère comme une aberration pathologique. Lasserre déplore que le romantisme¹⁷ ait passé d'Allemagne en France et qu'il ait supplanté les vertus esthétiques françaises : génie plastique, clarté de l'expression artistique et intellectualité.

En résumé, on peut certes dire que Gide n'a jamais été aussi proche du cercle plus ou moins fermé des antiromantiques français que dans ses *Réflexions sur l'Allemagne* ; il faut toutefois bien signaler que, même dans cet essai, il justifie son image de l'Allemagne d'une tout autre manière que les auteurs qui, selon Friedrich, font autorité dans l'antiromantisme français. Maurice Barrès et Charles Maurras par exemple dénoncent l'individualisme comme une pathologie moderne et romantique qui a ses origines en Allemagne. Dans ses *Réflexions* en revanche, Gide s'appuie sur la discipline militaire des Allemands et sur leur acharnement à exécuter les ordres donnés pour établir qu'ils ne font preuve d'aucune individualité propre, qu'ils sont au contraire enclins à se noyer dans les tâches qui leur sont assignées. Il parle de l'« extraordinaire difficulté de l'individu de leur race à [...] s'individualiser. Il [l'Allemand] ne s'oppose à rien, n'a pour ainsi dire pas de forme propre ou si l'on préfère, il attend du cadre sa forme¹⁸. » Les Français au contraire sont des individualistes-nés. De tels propos ne pourraient présenter plus grande divergence avec ceux de

15. Munich, 1935.

16. Friedrich, *op. cit.*, pp. 103 sqq.

17. Friedrich constate que, dans la perspective des antiromantiques français, le romantisme se présente comme la « Lehre von der Vorherrschaft der Empfindungswelt über die Urteilskraft » (Friedrich, *loc. cit.*, p. 196 sqq.).

18. Gide, *op. cit.*, p. 14.

l'antiromantisme français, non seulement eu égard à la problématique allemande mais aussi quant à la problématique française : les antiromantiques considèrent la valorisation exagérée du principe d'individualité comme la cause de la maladie romantique sévissant dans toute l'Europe au XIX^e siècle. Ils associent l'individualisme exagéré principalement à la culture allemande puisque cet individualisme se manifesta pour la première fois en Allemagne dans la personne de Martin Luther et trouva ensuite sa résurgence dans le subjectivisme romantique et l'idéalisme allemand¹⁹. Dans cette perspective, la France a la position d'un adversaire historique défendant les principes salutaires de la légitimité supra-individuelle, c'est-à-dire le classicisme dans le domaine artistique et le catholicisme dans le domaine politico-religieux. Le fait que, dans ses *Réflexions sur l'Allemagne*, Gide attribue le principe d'individualité non pas aux Allemands²⁰ mais justement aux Français, peut s'interpréter comme la preuve que, dans sa comparaison des cultures française et allemande, Gide observe d'autres contrastes que Maurras, Barrès ou Maritain. Il définit en effet l'identité nationale française tout à fait autrement que ces écrivains nationalistes. Ceux-ci propagent l'idée d'une France classique, cléricale et conservatrice qui, selon Gide, est historiquement dépassée et, par conséquent, vouée au déclin. C'est précisément dans son essai sur l'Allemagne que Gide constate la nécessité de renouveler la culture française : « Tout ce qui représente la tradition est appelé à être bousculé et ce n'est que longtemps après que l'on pourra reconnaître, à travers les bouleversements, la continuité malgré tout de notre [des Français] tempérament, de notre histoire²¹. »

Ces propos ne se réfèrent pas uniquement au bouleversement culturel apporté par la première guerre mondiale. Ils signifient également que, pour Gide, l'image de la France que les antiromantiques ont propagée dès la fin du XIX^e siècle était déjà dépassée avant la guerre. Certes, le nationalisme français d'avant guerre s'était donné l'air d'un mouvement progressiste, mais il dissimulait mal sa nostalgie naïve du passé. Alors que les adeptes conservateurs de ce mouvement réclamaient un renouveau

19. Dans ce scénario Goethe apparaît comme le seul Allemand important qui se soumette au principe rationnel de l'universel et non à celui de l'individualisme égocentrique.

20. Gide n'est pas le seul à observer que les Allemands ne sont pas capables d'individualisme : Jules Huret suggère, dans son reportage *En Allemagne. Berlin*, Paris, 1909, que l'absence d'individualité serait la caractéristique véritable de l'Allemagne moderne. Cf. Wolfzettel, *op. cit.*, p. 70.

21. Gide, *op. cit.*, p. 18.

interne de la France, Gide ne concevait une véritable culture française nouvelle que dans le cadre d'une culture européenne nouvelle au sein de laquelle la contribution allemande serait essentielle. Même dans les *Réflexions* qui, bien sûr, furent écrites pendant la guerre et qui soulignent plutôt les relations antagonistes des deux pays, Gide constate la nécessité des échanges culturels : « Nos plus beaux dons, peut-être avions-nous besoin de l'Allemagne pour les mettre en œuvre, comme elle avait besoin de notre levain pour faire lever sa pâte épaisse ²². »

André Gide n'est donc pas devenu nationaliste, même pendant la première guerre mondiale ²³. N'oublions pas qu'à la fin du XIX^e siècle déjà il avait clairement pris position contre un nationalisme français, surtout dans sa critique véhémente du roman nationaliste *Les Déracinés* de Maurice Barrès ²⁴. L'antagonisme personnel opposant Gide et Barrès reflète l'antagonisme de groupes existant dans la génération de 1890, c'est-à-dire celle qui était née dans les années soixante. Cette génération a en effet non seulement engendré les nationalistes les plus radicaux, elle était également imprégnée d'idées cosmopolites. Au cours de la dernière décennie du XIX^e siècle, les cultures étrangères sont accueillies très favorablement en France. En se référant à cette époque, Claude Digeon parle d'une « vogue croissante des idées cosmopolites, ce dont l'Allemagne profite tout particulièrement ²⁵ ». On peut dire que l'ouverture de la France sur l'extérieur a aussi été un effet du tournant symboliste des an-

22. *Ibid.*

23. Certes, François Léger affirme que particulièrement pendant la guerre Gide s'est rapproché de Charles Maurras. Mais un tel rapprochement témoignerait à la limite d'une sympathie personnelle pour l'éditeur de *L'Action Française*, certainement pas d'une affinité idéologique. Cf. F. Léger : « Les relations de Gide et de Maurras », *Écrits de Paris*, n° 431, janv. 1983, pp. 61-8.

24. L'affaire Dreyfus conduisit, au début du siècle, à une radicalisation considérable du nationalisme français. Zeev Sternhell, *Maurice Barrès et le nationalisme français*, Paris, 1985, p. 260, établit qu'à ce moment historique la prise de position de Barrès fut caractéristique dans la mesure où, comme beaucoup d'autres nationalistes français de l'époque, il recourut, dans ses prises de position sur l'affaire du soi-disant espion juif Dreyfus, plus à un antisémitisme militant nationaliste qu'au ressentiment antigermanique. En analysant la recension que Gide fait des *Déracinés* et qui parut en 1898, Peter Schnyder indique que, dans ce texte déjà, le futur auteur des *Réflexions sur l'Allemagne* rejette le modèle, proposé par Barrès, d'une identité nationale française repliée sur elle-même. Cf. P. Schnyder, « Gide face à Barrès », *Orbis literarum*, 40 (1985), pp. 33-43.

25. Claude Digeon, *La Crise allemande de la pensée française*, Paris, 1959, p. 398.

nées quatre-vingt-dix. Or, les symbolistes avaient emprunté des éléments essentiels de leur théorie esthétique au romantisme allemand²⁶. Rien d'étonnant donc à ce que Gide fasse paraître sa critique ironique du nationalisme des *Déracinés* dans la revue symboliste *L'Ermitage*.

Son orientation cosmopolite fait de *L'Ermitage* une sorte de prédécesseur de *La N.R.F.* Grâce à sa collaboration à *La N.R.F.*, Gide peut contribuer plus efficacement que jamais à l'ouverture culturelle de la France. En 1909 et 1910, dans les premiers numéros de *La N.R.F.*, il publie sous forme de programme, le texte « Nationalisme et littérature » : il y oppose un net refus à tout rétrécissement nationaliste de la perspective littéraire. Il impose ainsi à *La N.R.F.* une conception cosmopolite de la littérature²⁷. Mais, au début, ce sont surtout les cultures anglo-saxonnes qui profitent de l'orientation cosmopolite de la revue. Toutefois, il y a parmi les collaborateurs de *La N.R.F.* un spécialiste de l'Allemagne, Félix Bertaux, qui, de temps en temps, informe le public français des tendances nouvelles de l'art et de la littérature allemands²⁸.

Quant à Gide, il continue à être fasciné, même durant les années sanglantes de la Première Guerre mondiale, par un aspect de l'Allemagne : ce qu'il appelle la jeunesse de la nation allemande. En comparaison de l'Allemagne, la France lui semble être un pays nettement en retard. Le 1^{er} juin 1918, il s'exprime ainsi dans son journal : « Je pense parfois, avec horreur, que la victoire que nos cœurs souhaitent à la France, c'est celle du passé sur l'avenir²⁹. » Même plus de dix ans après la fin de la guerre, Gide déplore les signes de vieillissement culturel qu'il perçoit en France. Il constate qu'assurément « l'Allemagne en est à un stade de vie depuis longtemps dépassé par la France ». Mais il ajoute qu'il est erroné de croire « que c'est une supériorité d'être vieux. L'Allemagne a sur nous précisément l'avantage incompris chez nous de la jeunesse³⁰. »

26. Selon Renée Lang, c'est aussi le cas de Gide, qui n'aurait découvert la littérature allemande que lorsqu'il étudia Novalis et les autres sources romantiques du symbolisme. Cf. R. Lang, *André Gide et la pensée allemande*, Paris, 1949, *passim*.

27. 27 Cf. J. Cotnam, « André Gide et le cosmopolitisme littéraire », *Revue d'histoire littéraire de la France*, 70 (1970), pp. 267-85 ; J.-P. Cap, « La Nouvelle Revue Française d'André Gide et le cosmopolitisme », *Laurels*, 51 (1980), pp. 101-9 ; et l'œuvre classique d'A. Anglès, *André Gide et le premier groupe de la Nouvelle Revue Française*, Paris, 1978-86.

28. Cf. G. Pistorius, « L'image de l'Allemagne dans *La Nouvelle Revue Française* (1909-1943) », *Mélanges Jean-Marie Carré*, Paris, 1964, pp. 397-414.

29. André Gide, *Journal*, vol. I, Paris, 1951, p. 655.

30. Gide, *op. cit.*, pp. 1024 sqq.

De telles considérations sont dirigées indirectement contre le nationalisme français qui, avant et après la Première Guerre mondiale, se présente certes comme un mouvement jeune et dynamique, mais qui reste cependant attaché aux seules valeurs traditionnelles françaises. Pour Gide, c'est précisément là où il se comporte en mouvement jeune que le nationalisme français incarne le vieillissement de la France : les valeurs culturelles propagées par les représentants de ce mouvement ne conviennent plus à une société modifiée. Il faut souligner particulièrement deux aspects de la modernisation de la culture française souhaitée par Gide : la condition première d'une telle modernisation est que les Français soient enfin disposés à s'ouvrir sur l'étranger³¹.

D'autre part, Gide veut amener ses compatriotes à accepter les éléments non latins de la France comme une partie constitutive de leur identité et à les intégrer dans leur culture nationale. C'est avant la guerre déjà que Gide dirigea son attention sur les éléments non latins de l'identité nationale française. Le 25 août 1905, il écrit dans son *Journal* : « Qui osera affirmer qu'en notre race les éléments latins sont les plus forts ? — ou non simplement les plus loquaces, et cela pour de très simples raisons. Ce qui ne s'est pas encore exprimé n'est pas moins important pour être moins précoce³². » En s'exprimant ainsi, Gide s'élève contre la prédominance du modèle latin dans la culture française : selon lui, ce modèle dominant autrefois ne se prête plus à la représentation artistique de contenus totalement nouveaux. À ses yeux, le caractère latin représente le révolu. Il prend conscience de ce fait pendant la Première Guerre mondiale ; en 1915, il note en effet que « c'est une nouvelle civilisation qui commence. Celle d'hier s'était trop appuyée sur la latine ; c'est-à-dire sur ce que la culture avait produit de plus artificiel et de plus vain³³ ». Ce scepticisme envers la latinité distingue également Gide des antiromantiques qui, dès le XIX^e siècle, avaient prôné le caractère exclusivement latin de la France et dont l'idéologie du classicisme avait imprégné le nationalisme français. En privilégiant le caractère latin de la France, les nationalistes font preuve

31. À ce propos, il est intéressant de prendre en considération une observation que Gide note dans son *Journal* le 19 janvier 1931 : « Cette prodigieuse difficulté, cette quasi impossibilité pour le grand nombre des Français d'imaginer qu'on puisse se vêtir, manger, penser, vivre enfin autrement qu'on ne fait en France... Disposition native mais que l'éducation familiale et l'instruction des écoles encouragent. Ceux qui déjà sont Français, on leur apprend à être Français. Loin de les élargir, on les enferme. » (*Op. cit.*, pp. 1078 sqq.)

32. Gide, *op. cit.*, p. 175.

33. Gide, *op. cit.*, p. 506.

d'une conception de l'identité nationale basée sur une idée d'homogénéité permettant de considérer la nation française dans son ensemble comme l'incarnation la plus authentique du modèle latin. Il est logique qu'une telle conception de l'identité nationale se doive d'exclure toute intégration d'éléments hétérogènes. Alors que, pour les nationalistes français, la valeur de la France est déterminée exclusivement par son héritage latin, Gide attribue justement la richesse et la singularité de la nation française au brassage culturel. Dans l'essai *Nationalisme et littérature*, que nous avons déjà mentionné, Gide approuve une déclaration d'Henri Ghéon sur la question de l'identité française : « Nous ne formons pas une race, nous Français, mais une nation, mais la nation précisément où les races occidentales se touchent, se fondent, s'équilibrent. Et la France ne se réalise que dans cet équilibre, que dans cette fusion. » Et il ajoute, dans le sens de la pensée de Ghéon : « Mais si la France ne se réalise pleinement que dans l'harmonieux équilibre des éléments très divers qui la composent, de quel droit appeler plus ou moins français tel ou tel de ces éléments ³⁴. » Cette observation est dirigée contre la valorisation exagérée de l'héritage latin pratiquée par les nationalistes français, qui dans le cadre de leur théorie antiromantique, privilégient la latinité et ignorent tous les autres éléments de la culture française. Gide soutient qu'on appauvrit la France en orientant son identité nationale uniquement vers les données latines, c'est-à-dire méridionales et surtout catholiques. La latinisation de la France sous le signe d'un nationalisme catholique a dû être particulièrement douloureuse pour le Français protestant du Nord qu'il était. En 1918, il déplore que « notre pays dépondéré se laisse mener par ses provinces méridionales et ... [croie] trouver son salut dans cette dépoliarisation ». Il ajoute que la perte de l'Alsace-Lorraine est d'autant plus grave pour la France que celle-ci a perdu avec cette province l'élément germanique inhérent à son identité nationale et pleure donc la « perte d'une province indispensable — d'une province de notre esprit ³⁵ ». Gide ne conçoit pas les nations allemande et française comme des entités closes juxtaposées monadiquement. Leurs relations sont, à ses yeux, plutôt caractérisées par la réciprocité, mais aussi par un rapport dialectique. L'expérience des contrastes nationaux joue donc pour lui, comme pour le nationalisme français, un rôle prépondérant dans la détermination des identités nationales. Mais tandis que les nationalistes veulent isoler la France et l'Allemagne l'une de l'autre et propagent ainsi la fixation de ces contrastes, Gide peut, lui, aspirer à surmonter cet antagonisme, car il recon-

34. André Gide, *Œuvres complètes*, t. VI, Paris, 1934, p. 7.

35. André Gide, *Œuvres complètes*, t. IX, Paris, 1934, p. 354.

naît que les relations franco-allemandes sont soumises à un dynamisme intrinsèque, processus ouvert, et qui doit le rester. Il exige que les nations, comme les individus, soient en mouvement permanent, recherchent la nouveauté et soient prêtes à franchir les frontières familières. D'après Gide, l'identité d'une nation est donc, comme celle d'un individu, caractérisée par le principe de l'ouverture et de la disponibilité. Il reproche aux nationalistes français de ne pas tenir compte de ce principe et de vouloir immobiliser la nation française dans un modèle ahistorique. Le principal reproche que Gide fait à des auteurs comme Barrès, Maurras et Maritain est d'avoir construit un système de stéréotypes idéologiques. Et, en refusant, pour la France, un modèle d'identité nationale ahistorique, il prend une position qui se répercute sur son image de l'Allemagne. En effet, s'il n'accepte pas l'autostéréotype national, il doit également abandonner l'hétérostéréotype qui se réfère à l'Allemagne, les deux stéréotypes dépendant l'un de l'autre. Une lecture approfondie des *Réflexions sur l'Allemagne* révèle que Gide lui-même se perd parfois dans la dialectique des deux stéréotypes nationaux. Les *Réflexions*, nées de l'expérience traumatisante de la Première Guerre mondiale, présentent en effet une image stéréotypée de l'ennemi allemand. La réciprocité de l'identification des deux cultures fait que l'image stéréotypée de l'étranger allemand conduit à une caractérisation tout aussi stéréotypée de la France. Il paraît donc logique que la définition de l'identité française que Gide propose dans les *Réflexions* se distingue nettement de l'image de la France qu'il évoque en critiquant les nationalistes français.

Dans mon introduction, j'ai évoqué les conclusions des recherches actuelles sur la question des identités nationales, recherches qui affirment que les définitions des identités nationales se basent surtout sur l'expérience de leur contraste. Ces conclusions peuvent également s'appliquer à l'analyse de l'image que Gide dessine de l'Allemagne dans le cadre de ses controverses avec les nationalistes français. Il est vrai qu'il utilise des stéréotypes nationaux dans l'argumentation des *Réflexions* et dans beaucoup d'autres passages de son œuvre, mais il abandonne ces stéréotypes chaque fois qu'il polémique contre le nationalisme français. La logique intrinsèque d'une construction des identités nationales allemande et française reposant sur un modèle antagoniste fait qu'en aspirant pour la France à un modèle dynamique Gide ne peut pas attribuer à l'Allemagne une identité nationale statique, fixée sur des stéréotypes nationaux. En intervenant en faveur du rapprochement franco-allemand dans les années vingt, Gide applique à l'Allemagne la notion de nationalité qu'il avait conçue pour la France avant la guerre lors de sa polémique avec les nationalistes français. Si, après 1918, il fit preuve d'indulgence pour

l'Allemagne³⁶, c'est qu'il avait compris que l'identification nationale des Français dépendait de l'image que ceux-ci donnaient de l'Allemagne. Comme Gide était très attaché à l'évolution ultérieure de la culture française, il n'avait d'autre choix que de surmonter les deux stéréotypes nationaux, l'hétérostéréotype aussi bien que l'autostéréotype.

36. L'armistice de 1918 signifie certes l'arrêt de la confrontation directe de l'Allemagne et de la France, ainsi que, du point de vue français, une solution du problème de l'Alsace-Lorraine ; mais l'antagonisme des deux nations sera encore exacerbé dans les journaux français et allemands pendant les années vingt. André Gide appartient à cette minorité de Français et d'Allemands qui, dès la fin de la guerre, ont su dépasser cet antagonisme. Il lance des initiatives journalistiques en coopération avec Ernst Robert Curtius afin de placer les relations entre les deux nations sur de nouvelles bases. Le concept de « complémentarité » forme la clé de voûte des réflexions théoriques qui devaient préparer le rapprochement des deux cultures, ce qui supposait qu'on mettait l'accent avant tout sur l'homogénéité de l'Europe, sans pour autant faire abstraction des particularités nationales. En ce qui concerne la genèse de la notion de « complémentarité » chez Gide et Curtius, cf. Cl. Foucart, « André Gide et l'Allemagne entre les deux guerres : du littéraire au politique ou la recherche de la complémentarité », in *La France et l'Allemagne entre les deux guerres mondiales*, Nancy, 1987, pp. 147-58, et G. Pistorius, « André Gide, l'image de l'Allemagne et l'idée de la complémentarité », in *Ouverture et dialogue. Mélanges offerts à Wolfgang Leiner*, Tübingen, 1988, pp. 721-38.